Combattre

Extrait de la publication

Du même auteur

1914-1918. Les combattants des tranchées
Armand Colin, 1986

1870. La France dans la guerre
Armand Colin, 1989

La Guerre des enfants, 1914-1918
Armand Colin, 1993

L'Enfant de l'ennemi
Aubier, 1995

14-18. Retrouver la guerre
avec Annette Becker
Gallimard, 2000

Cinq Deuils de guerre, 1914-1918
Noésis, 2001

France and the Great War, 1914-1918
avec Annette Becker et Leonard Smith
Cambridge University Press, 2003

La Guerre au XXe siècle. L'expérience combattante
La Documentation photographique, 2004

Extrait de la publication

STÉPHANE AUDOIN-ROUZEAU

Combattre

Une anthropologie historique de la guerre moderne (XIXe-XXIe siècle)

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VIe

Extrait de la publication

Ce livre est publié dans la collection
« Les livres du nouveau monde »
dirigée par Pierre Rosanvallon

ISBN 978-2-02-097508-7

© Éditions du Seuil, mars 2008

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Remerciements

Au cours de l'élaboration de cet ouvrage, j'ai bénéficié, et amplement, de la lecture généreuse, des encouragements, des suggestions, corrections et compléments d'un grand nombre de collègues et d'amis. Que soient ainsi très chaleureusement remerciés Christophe Prochasson, Henry Rousso, Christian Ingrao, Élizabeth Claverie, Jean-Marie Poursin, Jean-Pierre Dozon, Géraud de La Pradelle, Sophie Delaporte, Galit Haddad, Gilles Bataillon, Tiphaine Barthélémy, Véronique Nahoum-Grappe, Maurice Meuleau, Rafaëlle Maison : sans leur concours, ce livre n'aurait jamais vu le jour sous la forme qui est la sienne. De même, merci à Michelle Audoin pour son aide dans la mise au point de l'annotation et l'élaboration de l'index. Je me sens très redevable également à l'égard de Pierre Rosanvallon, qui a souhaité m'accueillir dans sa collection et m'a accordé, dès l'origine, son entière confiance ; à l'égard aussi de Thierry Pech pour son travail de mise au point du manuscrit. Ma gratitude, très profonde, va enfin à ceux qui, trop nombreux pour être cités tous, m'ont accompagné depuis tant d'années dans les divers séminaires que j'ai dirigés à l'École des hautes études : sans doute ne savent-ils pas à quel point ils m'ont aidé à élaborer pas à pas, devant eux, avec eux, le contenu des pages qui suivent.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Introduction

La guerre, certes, demeure *présente* à la conscience de nos contemporains. Mais de quelle présence s'agit-il ? La disparition progressive des témoins des conflits guerriers du XXe siècle contribue à raréfier toute relation directe avec ce que fut la violence de tels épisodes. Quant au métier des armes, il est désormais enclavé, au prix d'une démilitarisation profonde de notre société. Si présence de la guerre il y a, elle est donc d'ordre *indirect* désormais. Présence télévisuelle. Présence filmique, surtout : partant de l'expérience américaine du Vietnam et de ses traumatismes[1], le cinéma de guerre, à travers une mutation amorcée dès la fin des années 1970 et poursuivie lors de la décennie suivante, a revisité de fond en comble l'ensemble de l'expérience de guerre du XXe siècle[2] et en a transformé nos perceptions.

1. On songe en particulier au tournant qu'a sans doute constitué en 1979 *Apocalypse Now*, de Francis Ford COPPOLA, *Platoon*, d'Oliver Stone, en 1986, et *Full Metal Jacket*, de Stanley KUBRICK, l'année suivante.

2. En amont de cette césure chronologique et filmographique de la guerre du Vietnam, citons : *Saving Private Ryan* [*Il faut sauver le soldat Ryan*], de Steven SPIELBERG, en 1998. Ou même, pour citer un réalisateur français, *Capitaine Conan*, de Bertrand TAVERNIER, en 1996. En aval, pour ne prendre que deux

Très récemment, certains récits de fiction[3], ou même certaines grandes enquêtes journalistiques[4], ont joué sans doute un rôle comparable dans un processus d'immersion de plus en plus profonde, de plus en plus radicale aussi, dans les formes extrêmes de la conflictualité. Mais tout en nous laissant désemparés, d'autant plus désemparés que l'immersion est plus complète, la radicalité des pratiques plus marquée. Une impression demeure : l'étrangeté très grande de l'objet guerrier, et l'absence d'outils pour le penser.

C'est ici que devraient entrer en jeu les sciences sociales. La guerre et, dans la guerre, le combat constituent des sujets nécessaires, des sujets parmi les plus importants auxquels elles puissent se confronter, et c'est l'un des objectifs de ce livre que de tenter de le montrer. Cette importance capitale saute aux yeux dès lors que l'on veut bien considérer le rôle clé que joue le phénomène guerrier dans ce que l'on appelle parfois « l'ère du témoin[5] ». Si nous souscrivons pleinement à la vision du XXe siècle que sous-tend une expression aussi heureuse, il nous paraît en revanche plus difficile de soutenir que le phénomène trouve sa source dans l'expérience de l'extermination des juifs d'Europe lors du Second Conflit mondial. L'ère du témoin, en tant que modalité spécifique de l'historicité du XXe siècle, est d'abord issue du phénomène guerrier et, à ce titre, de la rupture représentée par le Premier Conflit mondial. Elle est consubstantielle à la guerre de masse, ainsi qu'aux modalités

exemples parmi les plus récents concernant respectivement la première, puis la seconde guerre d'Irak : *Jarhead* [*Jarhead, la fin de l'innocence*], de Sam MENDES (2005), et *In the Valley of Elah* [*Dans la vallée d'Elah*], de Paul HAGGIS (2007).

3. On ne peut s'empêcher de songer évidemment ici au choc qu'a constitué l'ouvrage de Jonathan LITTELL, *Les Bienveillantes*, Paris, Gallimard, 2006.

4. Jean HATZFELD, *Dans le nu de la vie. Récits des marais rwandais*, Paris, Seuil, 2001. *Une saison de machettes*, Paris, Seuil, 2003. Dans le cas de cet auteur, on notera que la même question mériterait d'être posée à propos de son témoignage sur la guerre en Yougoslavie, où il fut grièvement blessé : *L'Ère de la guerre*, Paris, l'Olivier, 1994.

5. Annette WIEVIORKA, *L'Ère du témoin*, Paris, Plon, 1998.

Extrait de la publication

spécifiques du déploiement de l'activité guerrière occidentale au XXe siècle[6].

Car l'expérience de guerre – vécue comme témoin, précisément, mais plus encore comme *acteur* et, au premier chef, comme acteur dans l'activité de combat – constitue une expérience centrale dans le cours d'une vie humaine. Plus exactement, disons qu'elle a constitué une expérience centrale dans la vie de dizaines de millions d'Occidentaux tout au long du « premier XXe siècle ». Alors que l'on affirme souvent que celle-ci s'est traduite ensuite par une « pulsion de silence[7] », il nous semble au contraire que pour exprimer cet « événement de vie » d'une importance centrale, des dizaines de milliers d'entre eux ont pris la plume afin de *dire* ou de *tenter* de dire l'expérience en question, ne serait-ce que pour la replacer sous la dépendance du langage[8], au prix de processus de construction/reconstruction du souvenir qui font du témoignage de guerre un des sujets les plus complexes et les plus controversés de l'historiographie actuelle du phénomène guerrier. Mais peu importe ici : l'essentiel est de constater que c'est pour *dire la guerre*, pour dire plus particulièrement le *combat*, que des milliers de « témoins » ont pris la plume, au XXe siècle, souvent pour la première et

6. Pour une réflexion de fond et un approfondissement sur ces questions, nous renvoyons à Henry ROUSSO, « Vers une mondialisation de la mémoire », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 94, avril-juin 2007, p. 3-10. Ce dernier souligne l'intérêt du concept de « témoin moral » proposé par Avishai Margalit, qui donne un sens plus universel à la question du témoin et évite de la cantonner à la seule mémoire de la Shoah (Avishai MARGALIT, *L'Éthique du souvenir*, Paris, Flammarion, 2006 [2002]).

7. J'emprunte cette expression à Paul FUSSELL, *À la guerre. Psychologie et comportements pendant la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Seuil, 1992. (Titre original : *Wartime. Understanding and Behaviour in the Second World War*, 1989.)

8. Nous reprenons ici la terminologie de Carine TREVISAN dans : « Se rendre témoignage à soi-même », *in* Jean-François CHIANTARETTO (dir.), *Témoignage et trauma, implications psychanalytiques*, Paris, Dunod, 2004, chapitre 1, p. 1-25.

dernière fois de leur vie. Aucun autre événement *collectif* n'aura suscité un besoin de témoigner d'une ampleur comparable[9].

Tout se passe donc comme si la guerre et le combat avaient engendré au cours du XXe siècle[10] une forme d'hypermnésie particulière chez ceux qui en ont traversé les épreuves et y ont survécu. Une telle prise de parole ne peut s'expliquer que par l'aspect bouleversant de l'expérience de guerre elle-même ; son intensité sans équivalent a fait qu'aucun autre événement *collectif* n'a pu s'inscrire au cœur d'un si grand nombre de destins *individuels*. Un bref détour par la psychiatrie de guerre confirme d'ailleurs la profondeur de tout ce qui se joue dans cette expérience : l'effraction traumatique est d'abord phénomène de guerre, et elle est d'ailleurs mise au jour pendant la guerre de 1914-1918. Que la guerre puisse ainsi inscrire tant d'effets destructeurs dans l'appareil psychique de ceux qui en ont été les témoins et/ou les acteurs constitue un indice supplémentaire de la haute importance de ses enjeux pour ceux qui y ont été confrontés à un moment ou à un autre de leur existence. À moins de prétendre bâtir une historiographie entièrement affranchie du destin des êtres humains, à moins de vouloir instituer une histoire du XXe siècle absolument désincarnée, mieux vaut reconnaître cette centralité du fait guerrier comme préalable à tout effort historique centré sur le contemporain. En ce sens, l'historien britannique Eric Hobsbawm n'a-t-il pas raison d'ouvrir son *Âge des extrêmes* par un premier chapitre sur « l'âge de la guerre totale[11] » ?

9. Cf. la mise au point la plus récente sur le sujet, et d'ailleurs remarquable : Leonard V. SMITH, *The Embattled Self. French Soldiers' Testimony of the Great War*, Ithaca et Londres, Cornell University Press, 2007.

10. On pourrait sur ce point contester notre chronologie, et faire remonter au XIXe siècle, voire aux guerres de la Révolution, cette poussée du témoignage de guerre. Mais, outre que le phénomène quantitatif n'est pas du même ordre, il nous semble que le « statut » du témoignage – celui qui institue précisément « l'ère du témoin » – ne se fixe vraiment qu'avec le Premier Conflit mondial.

11. Eric HOBSBAWM, *L'Âge des extrêmes. Histoire du court XXe siècle*, Bruxelles, Complexe, 1999 [1994]. Inversement, on est surpris que Mark MAZOWER,

Extrait de la publication

D'autant que tout se passe comme si la guerre, depuis le début des années 1990, était revenue s'inscrire en bonne place à l'horizon d'attente de nos sociétés. Rien de plus frappant à cet égard que cette déclaration liminaire des préhistoriens Jean Guilaine et Jean Zammit, redécouvrant en 2001, grâce aux sollicitations d'un nouveau « présent » guerrier, l'importance de la conflictualité dans les sociétés préhistoriques :

> Serait-ce le corollaire de notre époque ? Après une longue période de paix, l'Europe renoue avec la guerre : Serbie, Tchétchénie, Kosovo. Dans le même temps, la violence, fruit de disparités économiques et de marginalisations sociales, gagne nos cités et, parfois aussi, nos campagnes. Est-ce pour ces raisons que, parallèlement, les préhistoriens découvrent, ou redécouvrent, les tensions et la guerre ? L'histoire de l'archéologie n'est jamais totalement étrangère au contexte politique et économique dans lequel elle a pris et prend corps. Pendant quelque trois quarts de siècle (1870-1945), l'Europe a vécu dans la guerre ou la menace, les mouvements de troupes, les déplacements, les déportations de populations. L'histoire privilégiait alors l'événement et les personnages qui les illustraient, les conflits, les partages de territoires, les ruptures imposées par les ingérences externes. En temps de paix, l'histoire mais aussi l'archéologie se sont voulues plus pacifiques, insistant sur le travail en profondeur des masses anonymes, sur les avancées techniques, les mutations culturelles autochtones, la conquête progressive de la nature et, aujourd'hui, la réflexion sur le genre.
>
> Pourtant, depuis quelques années, le thème de la violence chez les populations préhistoriques s'affirme[12].

---

dans *Le Continent des ténèbres. Une histoire de l'Europe au XXe siècle*, Bruxelles, Complexe, 2004 [1998], oublie largement la Première Guerre mondiale et « éparpille » le Second Conflit mondial à plusieurs emplacements de son livre, au risque d'en indiquer insuffisamment l'impact.

12. Jean GUILAINE et Jean ZAMMIT, *Le Sentier de la guerre. Visages de la violence préhistorique*, Paris, Seuil, 2001, p. 7. Cette citation est d'autant plus frappante

Extrait de la publication

C'est à ce titre aussi que la question du fait guerrier constitue un choc et un défi pour l'ensemble des sciences sociales[13]. En fait, on pourrait être tenté d'élargir à toute société ce double avertissement que Pierre Clastres réservait initialement à l'anthropologie des sociétés primitives : « Se tromper sur la guerre, c'est se tromper sur la société[14]. » Ainsi, ce n'est pas seulement l'objet guerrier qu'il s'agirait de tenter de mieux saisir, mais bien la paix, nos sociétés de temps de paix. Comme l'a fort bien exprimé Michael Pollak, « toute expérience extrême est révélatrice des constituants de l'expérience "normale", dont le caractère familier fait souvent écran à l'analyse[15] » : à ce titre, il est indiscutable que la guerre mérite évidemment de figurer parmi les « laboratoires privilégiés des règles non écrites du jeu social[16]. »

Sans doute préférons-nous imaginer une barrière étanche entre l'activité guerrière et les activités de temps de paix, étanchéité que souligne la haute ritualisation des entrées et des sorties de guerre dans le cadre des conflits interétatiques occidentaux, tout au moins jusqu'en 1945. Cette même étanchéité supposée fait dire à Jacques Sémelin qu'« entrer en guerre, c'est en réalité pénétrer dans un autre univers où les conduites

---

que, située en avant-propos de l'ouvrage, elle ouvre l'ensemble de la réflexion des deux auteurs.

13. Et aussi, cela va de soi, pour les décideurs aussi bien que pour les simples citoyens. La prospective ne fait pas partie de notre projet, mais pour ne citer qu'un seul livre, parmi les plus inquiétants et les meilleurs, sur cette question du futur guerrier : Thérèse DELPECH, *L'Ensauvagement. Essai sur la barbarie au XXIe siècle*, Paris, Grasset, 2005.

14. Pierre CLASTRES, *Archéologie de la violence. La guerre dans les sociétés primitives*, Paris, Éd. de l'Aube, 2005 [1re édition : 1977], p. 45.

15. Michael POLLAK, *Une identité blessée. Études de sociologie et d'histoire*, Paris, Métailié, 1993, p. 21.

16. Jean-Pierre AZÉMA, « La guerre », *in* René RÉMOND (dir.), *Pour une histoire politique*, Paris, Seuil, 1988, p. 372.

Extrait de la publication

humaines se métamorphosent[17]. » D'où la question du « passage à l'acte » comme instant de « l'engouffrement dans l'horreur », moment hautement énigmatique dont toute l'analyse du sociologue cherche à mettre au jour les linéaments.

Si ce questionnement paraît parfaitement légitime, il n'en reste pas moins que l'étude des déploiements de violence extrême dont la guerre constitue le théâtre pourrait bénéficier d'une sensibilité accrue à toutes les porosités entre guerre et paix dans le cadre des sociétés à « haut niveau de pacification[18] » évoquées par Norbert Elias. La question mérite ainsi d'être davantage posée de la *présence* de la guerre dans l'espace social, sous la forme de ces continuités minimales que trahit d'ailleurs à tout instant, dans la langue française, l'usage d'un vocabulaire non seulement militaire (« changer son fusil d'épaule »), mais plus spécifiquement guerrier, et portant la marque d'expériences combattantes successives. De cette sorte de stratigraphie sémantique, nous n'avons même pas conscience : « Sentir le vent du boulet » ramène à l'époque de la poudre noire, « tomber comme à Gravelotte » évoque la puissance nouvelle de l'artillerie révélée par les batailles de la guerre de 1870 autour de Metz, « monter en ligne » ou « mener une guerre de tranchées » renvoient à l'expérience combattante de la Grande Guerre[19]. La porosité s'organise le plus souvent à notre insu, dans les plus simples, les plus banales des activités sociales, alors que d'autres groupes humains perçoivent peut-être mieux que nous-mêmes ces représentations de guerre qui ne cessent d'irriguer, en temps de paix, l'imaginaire de nos propres sociétés. Alban Bensa note ainsi que les Papous des hautes terres ornent leurs boucliers de combat de figures agressives, de publicités, de slogans martiaux tirés de l'affiche et de la presse illustrée occidentales : « Ces pièces d'un

17. Jacques SÉMELIN, *Purifier et détruire. Usages politiques des massacres et génocides*, Paris, Seuil, 2005, p. 178.

18. Norbert ELIAS, *in* Norbert ELIAS et Eric DUNNING, *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Fayard, 1994 [éd. originale : 1986], p. 77.

19. Odile ROYNETTE, *Les Mots des soldats*, Paris, Belin, 2004.

Extrait de la publication

attirail guerrier toujours en service, note-t-il, rendent explicitement opératoire l'agressivité des images et autres graphismes dont l'Occident se sert pour idéaliser l'esprit d'entreprise ou mener ses campagnes commerciales[20]. »

Juste avant les grands basculements géopolitiques de la fin du XXe siècle, un des meilleurs connaisseurs britanniques du fait guerrier prétendait ainsi qu'« à un premier niveau, nous sommes les habitants du monde des années 1980 tel qu'il nous est appris, de plus en plus capables de contrôler notre environnement, harnachant une technologie galopante, et menant l'exploration très au-delà des confins de notre planète. À un autre, nous restons prisonniers de notre développement et de notre culture et, avec les mêmes sentiments mitigés que nos pères et nos grands-pères, nous nous tenons sur la ligne de départ, attendant seulement le coup de sifflet[21]. » L'avertissement pourra surprendre par son pessimisme. Il n'empêche que ne pas poser la question de notre relation profonde à la violence de guerre nous paraît relever d'une forme de myopie suspecte.

Dans ce livre, nous voudrions tenter de mieux penser un tel objet. Partant d'un travail historique initialement centré sur la Grande Guerre, nous avons cherché tout d'abord à nous affranchir des années 1914-1918 afin de tenter d'englober, en amont et en aval de cette césure qui reste malgré tout capitale, l'ensemble du phénomène guerrier occidental contemporain. Cette notion de « phénomène guerrier », comme celles d'« activité guerrière » ou de « fait guerrier » que nous emploierons également, nous la mettons d'emblée en exergue : les mots que l'on pose sur les choses modifiant les choses elles-mêmes, il s'agit par là d'atténuer les affects puissants qui s'attachent à la guerre. En la *dés-affectant* de notre mieux, on voudrait tenter d'en faire

20. Alban BENSA, *La Fin de l'exotisme. Essais d'anthropologie critique*, Toulouse, Anacharsis, 2006, p. 156.

21. Richard HOLMES, *Acts of War. The Behaviour of Men in Battle*, Cassell, 2004 [1re édition sous le titre : *Firing Lines*, 1985], p. 405.

sinon un objet froid, du moins un sujet moins brûlant dont il serait permis de se saisir au même titre qu'une activité sociale *comme une autre*.

Tâche pourtant impossible, nous le savons bien. La violence de guerre et ses massacres sont constitutifs de ce « piège que tend la guerre à ceux qui la conduisent comme à ceux qui l'observent[22] ». En cet endroit précis, la « suspension de jugement[23] » propre aux sciences sociales ne peut constituer qu'un objectif destiné à n'être jamais atteint. Elle n'en est donc que plus nécessaire. « Ne porter aucun jugement moral. Ne pas s'étonner. Ne pas s'emporter » : cette injonction splendide de Marcel Mauss[24], nous avons essayé de la faire nôtre dans les pages qui suivent.

La tâche est d'autant plus ardue qu'un aspect bien précis de l'activité guerrière y sera privilégié : celui du *combat*, dans un cadre essentiellement occidental. Pourquoi, se demandera-t-on peut-être, un tel intérêt pour les hommes en armes plutôt que pour les populations désarmées ? Pourquoi les soldats et non ces civils que la pointe de la violence de guerre occidentale a pris de plus en plus pour cibles, et avec une radicalité croissante elle aussi, depuis la seconde moitié du XIXe siècle ? Pourquoi les combattants de préférence à leurs victimes désarmées, exposées aux violences extrêmes que l'on sait ? Parce qu'il nous semble que le combat constitue la zone la plus opaque de l'activité guerrière, et que son opacité même justifie un effort d'investigation spécifique. En outre, on ne peut selon nous espérer une compréhension un peu approfondie du phénomène guerrier sans l'analyse préalable de tout ce qui se déploie dans le combat. La prise en compte des atteintes aux populations désarmées

22. Jean BAZIN et Emmanuel TERRAY, « Avant-propos », in *Guerres de lignages et guerres d'États en Afrique*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 1982, p. 11.

23. Philippe DESCOLA, *Leçon inaugurale faite le jeudi 29 mars 2001*, Paris, Collège de France, 2001, p. 20.

24. Marcel MAUSS, *Manuel d'ethnographie*, Paris, Payot, 1947, p. 6.

Extrait de la publication

en dépend d'ailleurs largement : pour une part au moins, ces atteintes ne sont-elles pas déversement d'une violence exercée au préalable – ou en parallèle – entre les combattants ?

Face au défi constitué par le combat moderne occidental, nous avons voulu expérimenter – *forcer* serait peut-être plus exact – l'interlocution de deux disciplines habituées à un côtoiement de longue date, souvent fécond, parfois tendu : l'anthropologie et l'histoire. C'est donc d'anthropologie historique qu'il s'agira. Un tel choix pourrait être en lui-même discuté, sans doute. La guerre n'est-elle pas justiciable d'une interlocution de *toutes* les disciplines des sciences sociales plutôt que de deux d'entre elles seulement ? D'ailleurs, peut-être faudrait-il aller au-delà du champ qu'elles délimitent, et que déborde de toutes parts – du fait de son immensité même – le fait guerrier.

Il nous a semblé pourtant que dans le cadre de cet ouvrage, il fallait nous résoudre à ne pas vouloir tout embrasser. Et nous avions la conviction, anciennement ancrée, que l'importation d'une perspective anthropologique était la plus susceptible de susciter des gains d'intelligibilité importants, immédiats. Au lecteur de juger si ce parti pris initial était justifié.

Ne dissimulons pas la gageure que constitue cette interlocution appliquée à l'objet qui nous retient. Interlocution d'ailleurs partielle : en dépit du fait qu'en la discipline historique nous avons moins confiance qu'autrefois pour éclairer en profondeur ce qui se joue d'essentiel dans le fait guerrier, ce livre reste ancré du côté de l'histoire. Plutôt que descriptive, sa perspective est d'ordre épistémologique, méthodologique et réflexif. Il cherche à frayer un chemin qui, partant d'une réflexion sur la *manière* de regarder (c'est l'objet des trois premiers chapitres), aboutira à des propositions plus personnelles (chapitre IV), au prix d'une dissonance dont le lecteur se plaindra peut-être. Dans cette optique, nous nous sommes souvent borné à une *lecture* historienne de l'anthropologie de la guerre, en espérant que ses

effets seraient susceptibles de subvertir un peu la discipline d'où nous venons, et qui depuis si longtemps – depuis ses origines en fait – a partie liée avec la mort au combat. Mais nous avons aussi l'espoir que les anthropologues ne se désintéresseront pas complètement de ce travail.

On connaît la célèbre formule de Marcel Mauss, dont la haute figure hantera souvent les pages qui vont suivre : « Quand une science fait des progrès, elle ne les fait jamais que dans le sens du concret, et toujours dans le sens de l'inconnu. Or l'inconnu se trouve aux frontières des sciences, là où les professeurs se mangent entre eux[25]. » Assez loin de nous l'idée que cet ouvrage puisse participer d'une « science » ou d'un « progrès » quelconque. Pour autant, nous espérons échapper à cette manducation académique évoquée par Mauss, à laquelle expose tout cheminement un peu risqué. Un risque ici accru, car consubstantiel à toute tentative d'objectiver le fait guerrier : c'est d'ailleurs par cette difficulté spécifique que ce livre entend commencer.

25. M. Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1950, p. 365.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

CHAPITRE PREMIER

Le combat comme objet

« Il est, pour l'ensemble des hommes, un désastre plus irrémédiable que les supplices et la mort. C'est de n'avoir ni le courage ni la force de les conter. »

ÉLIE FAURE

« Expliquer le mal, c'est effacer le scandale ; c'est d'une certaine façon l'accepter comme naturel, comme inévitable ; expliquer le mal, c'est au fond le nier. »

KARL BARTH

« Sans nul doute, certains auteurs qui mettent l'accent sur les problèmes de conflit cherchent par là à encourager le conflit – pour des raisons étrangères à leur étude sociologique[26]. » Cette remarque de Norbert Elias dans l'un

26. N. ELIAS et E. DUNNING, *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, *op. cit.*, p. 267. Il faut noter toutefois qu'Elias ne va pas jusqu'à approuver ce jugement, portant sans doute surtout sur la lutte des classes, qu'a formulé George K. HOMANS (dont il désapprouve « l'allergie émotionnelle » aux conflits) dans *Social Behaviour : its Elementary Forms* (1961) : « L'incitation aux conflits est la seule raison pour laquelle les sociologues tentent d'élucider la nature des tensions et des conflits dans la vie sociale » (*in* N. ELIAS et E. DUNNING, *ibid.*, p. 267).

Extrait de la publication

de ses derniers écrits ne concerne pas la guerre en tant que telle, mais elle renvoie à un type d'accusation susceptible de s'abattre un jour ou l'autre sur tout chercheur ayant constitué le fait guerrier en objet d'étude. Plus souvent toutefois, c'est d'hostilité sourde qu'il s'agit : un silence glacé s'installe dès lors que l'on prétend dévoiler les gestuelles de la violence de guerre et les représentations qui lui sont liées, ce dévoilement pouvant exiger que, renonçant à la suspension de jugement propre aux sciences sociales, on doive affirmer au préalable sa répugnance pour les actes décrits ainsi que pour ceux qui les ont commis. Comme l'écrit très justement l'historien Franco Cardini, « la guerre est un de ces sujets embarrassants qu'il semble impossible d'aborder sans avoir pris auparavant la précaution de tracer autour d'eux le cercle magique rituel. De celui qui se risque à en parler, fût-ce en historien, on attend qu'il commence par la condamner[27] ».

En outre, la situation d'énonciation est d'autant plus délicate que la réticence face à l'objectivation de cette violence se dit rarement de manière tout à fait explicite : c'est parfois la seule intuition, issue d'une longue pratique, qui permet d'en repérer l'existence. Raison de plus pour tenter de lui donner d'emblée un peu plus d'intelligibilité, en précisant que l'objectif d'un effort d'attention sur ce point précis n'est pas d'ordre tactique. Il ne vise pas le désarmement des préventions s'attachant à une expertise du fait guerrier qui choisit la violence comme lieu d'investigation : c'est pour ce qu'elles nous disent en négatif de l'objet lui-même que son analyse est nécessaire.

« Êtes-vous seulement un chercheur ? »

Première certitude : nombreux sont les spécialistes de la violence et, plus particulièrement, de la violence de guerre, issus

27. Franco CARDINI, *La Culture de la guerre, Xe-XVIIIe siècle*, Paris, Gallimard, 1992 [1982], p. 9.

Extrait de la publication

Extrait de la publication